

LIVRET D'ÉTUDE & DE RÉFLEXION

POURIM

12 Sujets d'Étude & Débat pour la Table de Fête

Douze questions tirées du cours du Rav Raphaël Benizri « Pourim : la fête née dans l'exil » : une fête sans miracle dévoilé, un roi qui n'en porte pas le titre, une reine destituée pour avoir refusé de paraître, et une orpheline sans père ni mère dont Mordekhaï fait sa maison.



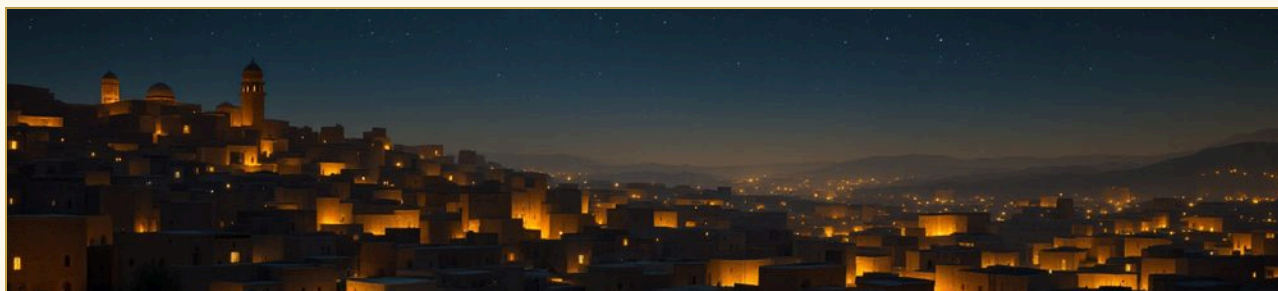
Rav Raphaël Benizri

Sommaire des sujets

Thèmes de réflexion et questions à partager autour de la table de Pourim

-
- 01** Une fête sans miracle dévoilé
 -
 - 02** Une muraille qui oppresse et qui protège
 -
 - 03** Le rouleau ne porte pas le nom de Mordekhaï
 -
 - 04** « Et ce fut aux jours d'Ahachvéroch »
 -
 - 05** Cent quatre-vingts jours de fête
 -
 - 06** La reine que l'on destitue pour avoir refusé de paraître
 -
 - 07** Aucun nom juif dans le récit
 -
 - 08** Qui est Amalek aujourd'hui ?
 -
 - 09** Ni père ni mère
 -
 - 10** La grâce, et non la beauté
 -
 - 11** Chaoul a eu pitié du roi Agag
 -
 - 12** « Il en fit sa maison »
 -

Une fête sans miracle dévoilé



PRÉSENTATION

Pourim est la seule fête dont l'événement fondateur s'est déroulé hors des frontières d'Israël. Ni grand miracle, ni voix venue du ciel : tout se passe de la manière la plus naturelle. Et c'est ce récit, dit le Rav, qui a préparé la construction du second Temple.

LA QUESTION

Pourquoi la présence divine ne peut-elle pas se dévoiler en exil comme elle le ferait sur sa terre ?

LA RÉPONSE

Esther, du verbe sater : cacher.

Tout se passe dans une absence de révélation divine : D' s'éclipse, il n'y a pas de grand miracle dévoilé. C'est une des premières significations du nom d'Esther. Tout se déroule de la manière la plus naturelle, et c'est une main cachée qui orchestre les événements.

En exil, la présence divine est elle aussi dispersée et cachée au sein des communautés d'Israël. Elle ne peut pas se dévoiler de manière éclatante comme en Erets Israël, qui est son makom, son lieu préféré. Le récit d'Esther est celui de nombreuses communautés juives en exil, et il prépare la libération future.

Le Rav situe le récit sous le régime perse, au quatrième siècle avant l'ère courante, dans le cadre du premier exil. Hanouka, la dernière fête instituée par nos sages, se passe au temps du second Temple ; Pourim, lui, est né dans l'exil.

CONCLUSION DU RAV

Il y a une main cachée qui, elle, effectivement orchestre tous les événements.

LEÇON POUR LA TABLE

Les tournants de notre vie se présentent rarement avec éclat ; ils passent par des rencontres banales, des hasards. Que chacun raconte un « Pourim » personnel : une délivrance discrète, sans miracle visible. Qu'est-ce qui, après coup, y révélait une main cachée ?

Une muraille qui oppresse et qui protège



PRÉSENTATION

L'exil, dit le Rav, est une perte d'identité. Il favorise l'émancipation et l'assimilation, et il y a un prix à payer. Le Rav fait alors une affirmation difficile à entendre sur le rôle de la haine qui entoure le peuple juif en exil.

LA QUESTION

Comment une muraille qui oppresse peut-elle aussi protéger ?

LA RÉPONSE

Meguila : un rouleau que l'on déroule comme une lettre ouverte à toutes les communautés d'Israël.

Les cultures des nations sont séduisantes par certains de leurs aspects, et le peuple juif les intègre. Qu'on le veuille ou non, l'antisémitisme constitue en exil une muraille autour de l'identité juive. Tant que le peuple juif n'a pas retrouvé ses bases saines d'existence, cette muraille à la fois l'opprime et le protège.

Elle le protège parce qu'elle participe au réveil de son identité et à l'arrêt de cette perte de substance à travers les différentes cultures. La Meguila le montre : sous une assimilation heureuse surgit un Haman, et c'est alors que l'identité juive se réveille.

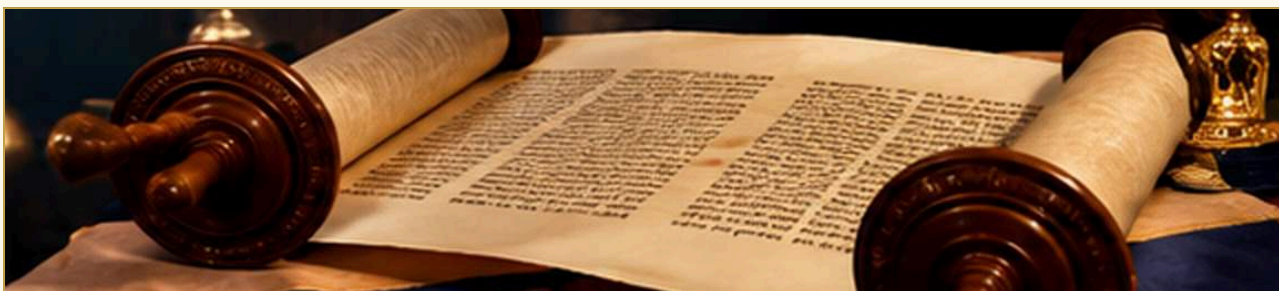
C'est pourquoi on déroule la Meguila en la lisant, comme on lirait une lettre ouverte adressée à toutes les communautés d'Israël, pour les prévenir des germes d'antisémitisme qui peuvent menacer leur existence.

LEÇON POUR LA TABLE

On reconnaît souvent son identité quand quelqu'un la conteste. Qu'est-ce qui, dans notre vie, nous a « réveillés » à ce que nous sommes : une parole blessante, une exclusion, une épreuve ? Comment garder cette conscience sans avoir besoin d'un adversaire ?

S U J E T 03

Le rouleau ne porte pas le nom de Mordekhaï



PRÉSENTATION

Mordekhaï est le héros du récit : il découvre le complot, alerte le peuple, tient tête à Haman. Pourtant le livre ne porte que le sceau d'Esther. Pour le Rav, ce n'est pas un détail : depuis le début de l'histoire juive, la résistance commence par une femme.

LA QUESTION

Pourquoi chaque grande délivrance d'Israël s'amorce-t-elle par le féminin ?

LA RÉPONSE

« Tout ce que te dira Sarah, écoute sa voix » (Béréchit 21, 12).

Le rôle du féminin commence à l'origine même de la marche d'Avraham : D' lui dit d'écouter tout ce que lui dira Sarah. La libération d'Égypte est amorcée par la résistance des sages-femmes, et Myriam est une résistante à sa façon. Ici aussi, la résistance est amorcée par le féminin.

On n'appelle pas ce rouleau Meguilat Mordekhaï. Mordekhaï est un héros du récit, mais la Meguila ne portera que le cachet d'Esther, parce que la finalité de tout cycle abouti est fermée par Malkhout, la royauté, l'attribut du féminin.

Même dans l'arbre des séfirot, quand on passe en revue les différents attributs, on arrive au neuvième, à la limite de ce qui peut se manifester. Pour fermer la boucle de cet enchaînement, il faut l'élément féminin : c'est lui qui établit le relais entre les différents stades de la chaîne.

LEÇON POUR LA TABLE

Dans notre famille, qui a « amorcé » les grands tournants — un départ, une alya, un retour à la tradition, une réconciliation ? Son nom est-il resté attaché à l'histoire que nous racontons ? Que faudrait-il dire ce soir pour qu'il le soit ?

« Et ce fut aux jours d'Ahachvéroch »



PRÉSENTATION

Le premier verset de la Meguila contient un détail : Ahachvéroch n'y porte pas le titre de roi, alors qu'il l'a partout ailleurs. Et le livre s'ouvre par « vayehi », une formule que nos sages lisent comme l'annonce d'une époque de détresse.

LA QUESTION

Que nous apprend le premier verset sur l'homme qui gouverne l'empire — et pourquoi cette époque doit-elle nous inquiéter ?

LA RÉPONSE

« Et ce fut aux jours d'Ahachvéroch — c'est Ahachvéroch qui régnait de l'Inde jusqu'à Couch » (Esther 1, 1).

Ahachvéroch est-il véritablement un héritier du royaume, ou quelqu'un qui s'est accaparé le pouvoir ? Tout concourt à dire qu'il n'appartenait pas à la dynastie de Nabuchodonosor. D'ailleurs, le premier verset ne lui donne pas le titre de hamélekh, le roi, alors que dans tout le reste de la Meguila il le porte.

Nos sages disent que chaque fois que l'on lit vayehi, c'est une époque de détresse, et une époque qui va se répéter à travers l'histoire : elle n'a pas fini sa trajectoire. Or un passé qui se répète, c'est une catastrophe. Comme le nouveau roi d'Égypte qui ne connaissait pas Yossef, Ahachvéroch ne porte pas de respect particulier au peuple juif.

Au contraire : il voudrait que le peuple juif ne se singularise pas par son mode de vie, et qu'il fasse corps avec cette tentative d'uniformiser les cultures sous l'étiquette de l'universel.

LEÇON POUR LA TABLE

Un pouvoir mal assuré cherche souvent à effacer les différences pour se rendre légitime. Où, autour de nous, nous demande-t-on de « faire corps » au prix de ce que nous sommes ? Et où, au contraire, l'ouverture est-elle une vraie richesse ?

Cent quatre-vingts jours de fête



PRÉSENTATION

Après trois ans de règne, Ahachvéroch organise cent quatre-vingts jours de festivités. Facilités, droits de citoyens accordés aux minorités : les communautés juives participent aux fêtes nationales comme citoyennes à part entière. Nos sages y voient pourtant l'origine de la menace de Haman.

LA QUESTION

Où était la limite que les Juifs de l'empire n'ont pas su garder ?

LA RÉPONSE

« Pendant de nombreux jours, cent quatre-vingts jours » (Esther 1, 4).

Ahachvéroch mène une politique d'ouverture, d'approche. Il veut montrer les mesures économiques prises en faveur de tous et les lois accordées à toutes les nations. Les communautés juives, qui se considèrent désormais comme citoyennes de cet empire, participent aux fêtes : c'était pour elles une manière de montrer qu'elles ne gardaient pas un certain cloisonnement.

Quand nos sages cherchent ce qui a fait surgir un Haman, ils répondent : l'assimilation n'avait pas gardé ses limites, un mouvement de laïcité s'étendait dans tout le pays. Ils le traduisent ainsi : tout le butin des objets du Temple a servi les invités pendant la fête, pour montrer qu'il n'y avait aucune sainteté dans ces objets et qu'il fallait renoncer à y revenir un jour.

Pour nos sages, Ahachvéroch a même été très rusé : il n'imposait rien, ni sur la nourriture ni sur les vins. Mais ce qui va suivre, c'est le réveil de l'identité juive par le surgissement d'un Haman.

LEÇON POUR LA TABLE

Participer à la vie de la société est une bonne chose — mais certains objets, certains moments, certaines paroles ne se prêtent pas à tout. Qu'est-ce qui, chez nous, est « vaisselle du Temple » : quelque chose que nous refuserions de banaliser, même pour faire plaisir ?

La reine que l'on destitue pour avoir refusé de paraître



PRÉSENTATION

Le roi ordonne à Vachti de se présenter devant ses ministres réunis pour qu'ils voient sa beauté. Elle refuse. Elle est destituée sur-le-champ — elle qui, nièce de Nabuchodonosor, était pourtant celle qui légitimait le trône de son mari.

LA QUESTION

Le récit s'ouvre sur une femme punie pour n'avoir pas voulu être regardée. Que nous dit ce premier chapitre, où le peuple juif n'apparaît pas encore ?

LA RÉPONSE

« Pour faire voir aux peuples et aux princes sa beauté » (Esther 1, 11).

Ahachvéroch se sert de Vachti pour assurer la continuité de la dynastie, mais il ne lui reconnaît pas sa place : il la fait appeler pour montrer que ce qui compte chez elle, c'est d'abord sa beauté, et que le reste est accessoire. C'est une atteinte à la personnalité du féminin. À son honneur, elle a résisté, affichant même du mépris pour cet homme qui n'était auparavant que le préposé aux écuries de son père.

On se met alors en quête d'une nouvelle reine : un concours ouvert à toutes les nations, où chaque culture présente ses atouts. Aujourd'hui, cela se traduit par les « miss » de tel ou tel pays — et c'est toujours le féminin, jamais le masculin. Plus le féminin est élevé dans une culture, plus elle oblige au respect ; quand il y a mépris, c'est déjà une conception primitive de la société. Et l'empire tombe dans l'excès inverse : l'homme doit rester la norme. La Meguila dénonce ce travers.

Rabbi Yehouda Halévi met en garde : ne cède pas à la tentation de la beauté que montrent les autres cultures sans regarder ce qu'il y a à l'intérieur.

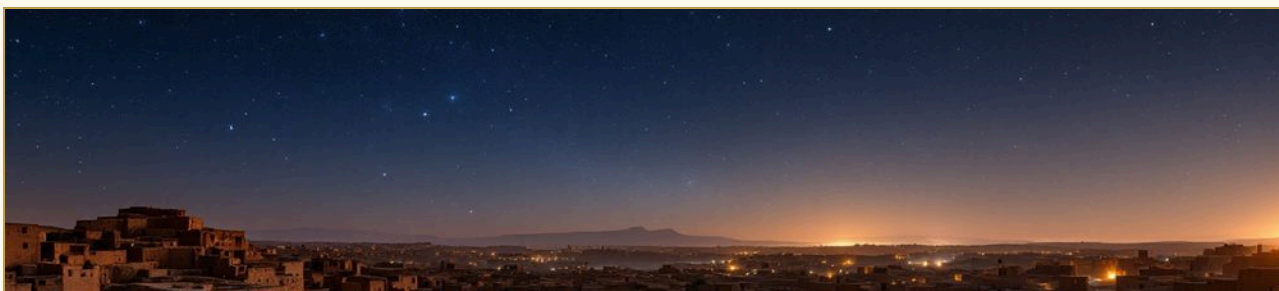
CONCLUSION DU RAV

Ce qui fait la force d'une culture, c'est la place qu'occupe le féminin au sein de cette culture.

LEÇON POUR LA TABLE

Le roi voulait qu'on regarde sa femme ; elle a préféré tout perdre. À quoi mesure-t-on, chez nous, la place réelle des femmes de la maison — à ce qu'on dit d'elles, ou à ce qu'on leur permet de devenir ? Qu'est-ce qui changerait si on le mesurait honnêtement ?

Aucun nom juif dans le récit



PRÉSENTATION

Esther, Mordekhaï : à y regarder de près, ce sont des noms empruntés à la culture du pays. Esther évoque l'astre ; Mordekhaï rappelle Mardouk, une divinité de l'époque. Dans tout le récit, aucun nom juif n'apparaît.

LA QUESTION

Que dit de ces Juifs le fait qu'ils portent des noms de divinités étrangères — et qu'ont-ils gardé malgré tout ?

LA RÉPONSE

« Il élevait Hadassa, c'est-à-dire Esther » (Esther 2, 7).

Il n'y a pas de nom juif dans ce récit : nous avons affaire à des noms de divinités perses. C'est pour montrer combien les Juifs se sont ouverts à la culture de leur pays, jusqu'à adopter des noms étrangers. Hadassa est le nom juif d'Esther, mais le nom sous lequel elle vit, c'est Esther, l'astre.

S'ils se sont permis de partager les festins et les fêtes nationales avec les autorités locales, c'était pour eux une manière de faire partie de la société, de montrer qu'ils ne restaient pas cloisonnés. L'ouverture était réelle.

Quant à Mordekhaï, avant d'être présenté comme un grand sage, il est d'abord quelqu'un qui a gardé ses racines présentes dans sa manière de se définir, de définir son judaïsme. Il n'a pas rompu les amarres avec ses ancêtres.

CONCLUSION DU RAV

Ils ont gardé le souci d'une identité intérieure juive.

LEÇON POUR LA TABLE

Nous portons souvent deux noms : celui de l'état civil et celui que l'on nous donne pour monter à la Torah. Que représente pour chacun son nom hébraïque ? Dans quelles situations l'utilisons-nous — et dans lesquelles le cachons-nous ?

Qui est Amalek aujourd'hui ?



PRÉSENTATION

Haman descend d'Amalek, lui-même petit-fils d'Essav par Élifaz. Avant de lire la Meguila, on lit le Chabbat Zakhor, pour se souvenir d'Amalek et effacer son souvenir. Mais où le trouver, aujourd'hui que les peuples se sont mêlés ?

LA QUESTION

Si Amalek n'est plus un peuple identifiable, contre qui mène-t-on encore ce combat ?

LA RÉPONSE

« Haman, fils de Hamedata, l'Agaguite » (Esther 3, 1).

Quand Yaakov a fui son frère, Essav a dépêché son fils Élifaz pour le tuer. Élifaz ne l'a pas achevé : il l'a dépouillé de tous ses biens, pensant le condamner à mourir sur les routes. Sa descendance, Amalek, reparait aussitôt après la sortie d'Égypte : c'est le premier ennemi qui ose lever les armes contre le peuple en marche vers la terre promise. Et c'est lui que nous décrivons à travers Haman.

Qui est Amalek aujourd'hui ? Certains vont le chercher dans tel ou tel mouvement ennemi. Mais nos maîtres disent que les peuples se sont mélangés, et qu'il est devenu très difficile d'identifier qui est Amalek. On ne le désigne qu'à travers ses actes.

Le premier Amalek, c'est le yetser hara, le mauvais penchant, qui se dresse sur notre route et casse nos élans. On ne le réduit jamais définitivement : il prend sans cesse de nouveaux visages. L'amener à se ranger au service du royaume céleste, c'est ce qui est demandé à chacun sur le plan personnel.

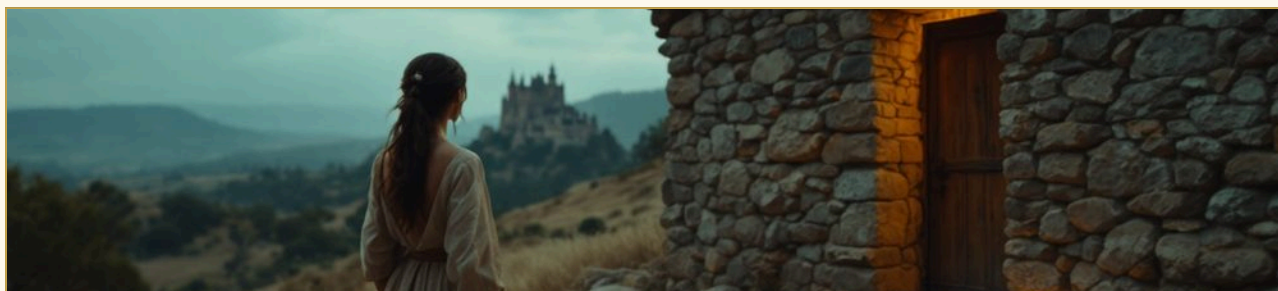
CONCLUSION DU RAV

Le premier Amalek, il nous habite quelque part en nous-mêmes.

LEÇON POUR LA TABLE

Il est plus facile de désigner un Amalek au-dehors que de reconnaître celui qui casse nos propres élans. Quel élan, cette année, avons-nous laissé retomber ? Quelle voix intérieure nous a dit que ce n'était pas la peine ?

Ni père ni mère



PRÉSENTATION

La Meguila présente Esther comme une orpheline : « elle n'avait ni père ni mère ». Le Rav y lit d'abord un portrait de l'identité juive elle-même — celle qu'on va arracher à son tuteur pour la présenter au concours de l'empire.

LA QUESTION

Que veut dire qu'une identité « n'a ni père ni mère » — et pourquoi le peuple n'a-t-il pas voulu d'un ange pour le conduire ?

LA RÉPONSE

« Si Ta face ne marche pas avec nous, ne nous fais pas monter d'ici » (Chemot 33, 15).

Parmi les cultures mises au concours se trouve cette identité juive qui n'a ni père ni mère : elle est le fruit d'une évolution, d'une création personnelle. Avraham a donné au monde la foi monothéiste, mais ce n'est pas le mode de vie juif.

Il y a même un rejet de ceux qui voudraient incarner le judaïsme comme l'expression parfaite de leur vie. Au désert, quand un ange devait accompagner le peuple, la réponse fut : si ce n'est pas Toi qui marches devant nous, ne délègue personne. Moché lui-même n'a été que l'agent de liaison de la révélation, parce que tout le peuple ne pouvait pas se hisser à ce niveau.

Et le judaïsme ne s'impose pas sur la place publique : il ne cherche pas à convertir les autres peuples. Il s'impose par sa vie propre ; les portes sont ouvertes à qui veut frapper. C'est pourquoi Esther, cachée, doit être arrachée à son tuteur.

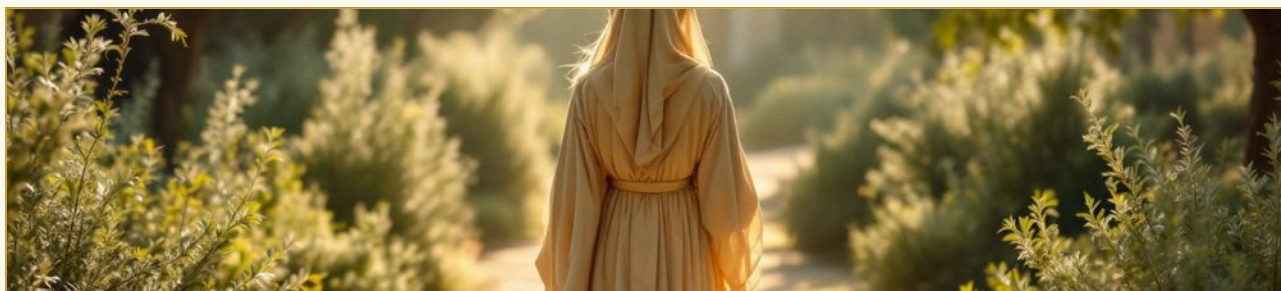
CONCLUSION DU RAV

Nous n'avons pas un homme qui a fondé le judaïsme.

LEÇON POUR LA TABLE

Notre manière de vivre le judaïsme, de qui la tenons-nous : d'un parent, d'un maître, d'un livre — ou d'un chemin personnel ?
Avons-nous tendance à suivre une personne que nous imitons plutôt qu'à chercher nous-mêmes la face de D' ?

La grâce, et non la beauté



PRÉSENTATION

Toutes les candidates de l'empire défilent devant le roi, et c'est Esther qui est choisie. Le Rav fait remarquer que le texte n'insiste pas d'abord sur sa beauté : il dit qu'elle trouva grâce et faveur, plus que toutes les autres.

LA QUESTION

Qu'est-ce que le hen, la grâce, qui a désigné Esther parmi toutes les autres ?

LA RÉPONSE

« Elle obtint grâce et faveur devant lui plus que toutes les jeunes filles » (Esther 2, 17) ; « l'ange de Sa face les a sauvés » (Yechaya 63, 9).

Attention, on ne nous dit pas qu'Esther était belle ; d'après certains, elle n'était plus toute jeune. Ce qui se dégageait de cette représentante de la culture juive, c'est d'abord la grâce. Toute sa beauté, à la fois extérieure et intérieure, résidait dans cette grâce.

Si le roi l'a préférée à toutes les autres, cela veut dire qu'en réalité, ce qui a compté parmi toutes ces candidates, ce n'était pas la beauté extérieure, mais la beauté intérieure.

C'est comme pour le malakh panav, l'ange de Sa face, dont parle le prophète. L'ange auquel on prête foi, c'est celui qui exprime tout par son intériorité, par sa volonté de servir, par sa volonté de donner. C'est lui qui assure le salut, et c'est lui qui porte le peuple vers les hauteurs.

LEÇON POUR LA TABLE

Nous jugeons souvent les autres — et nous nous jugeons — sur l'apparence, le diplôme, la réussite. Qui, autour de nous, a cette grâce d'une personne qui veut servir et donner ? Le lui avons-nous déjà dit ?

Chaoul a eu pitié du roi Agag



PRÉSENTATION

La Meguila prend soin de donner la généalogie de Mordekhaï : fils de Yaïr, fils de Chimi, fils de Kich. Kich est le père de Chaoul. Or le nom de Chaoul, lui, n'est pas prononcé.

LA QUESTION

Pourquoi taire le nom du roi Chaoul dans l'ascendance de Mordekhaï, au moment précis où l'on affronte Haman l'Agaguite ?

LA RÉPONSE

« Mordekhaï, fils de Yaïr, fils de Chimi, fils de Kich, homme de Binyamin » (Esther 2, 5).

Chaoul a eu un élan de miséricorde pour Agag, le roi d'Amalek, et Haman l'Agaguite descend de là. Quand on veut nourrir de la miséricorde pour un ennemi, on finit par essayer le retour en force de cet antisémitisme qu'on a laissé à l'état latent, parce qu'on a estimé qu'il ne fallait pas condamner ce roi et qu'il fallait encore lui donner ses chances.

Mordekhaï est présenté d'abord comme Yehoudi, de Yehouda, puis comme homme de Binyamin. Nos sages disent que le Michkan se trouvait à la limite des deux tribus, et que le père était de Yehouda, la mère de Binyamin. Le royaume d'Israël, ouvert à toutes les cultures, s'était affirmé jusqu'à installer deux centres idolâtres, et il fut détruit le premier ; le royaume de Yehouda est resté fidèle à l'enseignement autour du Michkan. C'est d'être les deux à la fois qui fait la force de cet homme.

Un homme porté lui-même par l'exil de Jérusalem, et qui a sauvé l'identité juive par son dévouement pour Hadassa.

CONCLUSION DU RAV

À force de vouloir nourrir de la miséricorde pour un ennemi, cette miséricorde finit par se retourner contre nous.

LEÇON POUR LA TABLE

Il y a des indulgences dont nos enfants paieront le prix : une chose qu'on n'a pas dite, un comportement qu'on a laissé passer pour ne pas faire d'histoires. Laquelle, dans notre famille, traîne depuis trop longtemps ? Et qui va la reprendre ?

« Il en fit sa maison »



PRÉSENTATION

Mordekhaï prend chez lui l'orpheline : « il la prit pour fille », lekaha lo levat. Nos sages proposent de lire autrement : non bat, la fille, mais bayit, la maison. Et pourquoi le verset rappelle-t-il deux fois qu'elle n'avait ni père ni mère ?

LA QUESTION

Que fait Mordekhaï du potentiel d'une orpheline livrée à elle-même — et que veut dire « en faire une maison » ?

LA RÉPONSE

« À la mort de son père et de sa mère, Mordekhaï la prit pour fille » (Esther 2, 7) ; « l'homme quittera son père et sa mère » (Béréchit 2, 24).

Le texte dit qu'elle n'a ni père ni mère, puis que son père et sa mère sont morts : on n'avait pas besoin de le signaler deux fois. Il faut donc situer cette absence à un autre niveau, celui du verset de Béréchit : l'homme quittera son père et sa mère. Or le premier homme n'avait ni père ni mère ! Ce père et cette mère, ce sont l'intelligence reçue à la naissance et les midot, les vertus innées en nous.

Nous disposons d'un quotient intellectuel inné et d'une hérédité de vertus ; mais il faut leur donner une soura, une forme, les façonner, les maîtriser. C'est ce que nous faisons tout au long de notre vie. Esther était livrée à elle-même, sans possibilité de donner forme à son potentiel : Mordekhaï l'a prise en charge.

Il en a fait un bayit, sa résidence. Au début, c'était la « fille », des éléments encore étrangers ; quand il les a intégrés, c'est devenu son foyer.

LEÇON POUR LA TABLE

Chacun a reçu un capital : des talents, un caractère. Qui nous a aidés à lui donner forme — un parent, un maître, un ami ? Et pour qui, aujourd'hui, pourrions-nous jouer ce rôle de Mordekhaï : prendre en charge un potentiel laissé à lui-même ?